

# *VERS NOUVEAUX ET CHANSONS*

par

Arthur Rimbaud

## LARME

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,  
Je buvais à genoux dans quelque bruyère  
Entourée de tendres bois de noisetiers,  
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,  
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert,  
Que tirais-je à ma gourde de colocase ?  
Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer ?

Tel, j'eusse été mauvaise enseigne d'auberge.  
Puis l'orage changea le ciel jusqu'au soir.  
Ce furent des pays noirs, des perches,  
Des colonnades sous la nuit bleue, des gares,

L'eau des bois se perdait sur les sables vierges,  
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares,  
Et, tel qu'un pêcheur d'or et de coquillages,  
Dire que je n'ai pas eu souci de boire !

## LA RIVIÈRE DE CASSIS

La rivière de cassis roule ignorée,  
En des vaux étranges.  
La voix de cent corbeaux l'accompagne vraie  
Et bonne voix d'anges.  
Avec les grands mouvements des sapinaies  
Où plusieurs vents plongent.

Tout roule avec des mystères révoltants  
De campagnes, d'anciens temps ;  
De donjons visités, de parcs importants;  
C'est en ces bords que l'on entend  
Les passions mortes des chevaliers errants.  
Mais que salubre est le vent !

Que le piéton regarde à ces claires-voies,  
Il ira plus courageux,  
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,  
Chers corbeaux délicieux,  
Faites fuir d'ici le paysan matois,  
Qui trinque d'un moignon vieux.

# COMÉDIE DE LA SOIF

## I. Les Parents

Nous sommes tes grands parents.

Les Grands !

Couverts des froides sueurs

De la terre et des verdure.

Nos vins secs avaient du cœur !

Au soleil sans imposture

Que faut-il à l'homme ? boire.

Moi. — Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes grands parents

Des champs.

L'eau est au fond des osiers :

Vois le courant du fossé

Autour du château mouillé.

Descendons dans nos celliers ;

Après, le cidre et le lait.

Moi. — Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands-Parents

Tiens, prends

Les liqueurs dans nos armoires.

Le thé, le café, si rares,

Frémissent dans les bouilloires.

Vois les images; les fleurs.

Nous entrons du cimetière.

Moi. — Ah ! Tarir toutes les urnes !

## 2. L'Esprit

Éternelles Ondines,  
Divisez l'eau fine.  
Vénus, sœur de l'azur,  
Émeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège,  
Dites-moi la neige.  
Anciens exilés chers,  
Dites-moi la mer.

Moi. — Non, plus ces boissons pures,  
Ces fleurs d'eau pour verres;  
Légendes ni figures  
Ne me désaltèrent;

Chansonnier, ta filleule  
C'est ma soif si folle;  
Hydre intime, sans gueule,  
Qui mine et désole.

## 3. Les Amis

Viens ! les vins sont aux plages,  
Et les flots, par millions !  
Vois le Bitter sauvage  
Rouler du haut des monts;

Gagnons, pèlerins sages,  
L'Absinthe aux verts piliers...

Moi. — Plus ces paysages  
Qu'est l'ivresse, Amis ?  
J'aime autant, mieux, même,

Pourrir dans l'étang,  
Sous l'affreuse crème,  
Près des bois flottants.

#### 4. Le Pauvre Songe

Peut-être un soir m'attend  
Où je boirai tranquille  
En quelque bonne Ville,  
Et mourrai plus content :  
Puisque je suis patient !

Si mon mal se résigne,  
Si jamais j'ai quelque or,  
Choisirai-je le Nord  
Ou les pays des vignes ?...  
- Ah ! songer est indigne,

Puisque c'est pure perte !  
Et si je redeviens  
Le voyageur ancien  
Jamais l'auberge verte  
Ne peut bien m'être ouverte.

#### 5. Conclusion

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,  
Le gibier qui court et qui voit la nuit;  
Les bêtes des eaux, la bête asservie;  
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,  
Oh ! favorisé de ce qui soit frais,  
Expirer en ces violettes humides  
Dont les aurores chargent ces forêts ?

## BONNE PENSÉE DU MATIN

A quatre heures du matin, l'été,  
Le sommeil d'amour dure encore.  
Sous les bosquets l'aube évapore  
L'odeur du soir fêté.

Mais là-bas dans l'immense chantier  
Vers le soleil des Hespérides,  
En bras de chemise, les charpentiers  
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousse, tranquilles,  
Ils préparent les lambris précieux  
Où la richesse de la ville  
Rira sous de faux cieux.

Ah ! pour ces Ouvriers charmants  
Sujets d'un roi de Babylone,  
Vénus ! laisse un peu les Amants,  
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Bergers !  
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,  
Pour que leurs forces soient en paix  
En attendant le bain dans la mer, à midi.

## FÊTES DE LA PATIENCE

1. Bannières de mai.
2. Chanson de la plus haute tour.
3. L'Éternité
4. Chanson de la plus haute tour.

### Bannières de mai

Aux branches claires des tilleuls  
Meurt un maladif hallali.  
Mais des chansons spirituelles  
Voltigent parmi les groseilles.  
Que notre sang rie en nos veines,  
Voici s'enchevêtrer les vignes.  
Le ciel est joli comme un ange.  
L'azur et l'onde communient.  
Je sors. Si un rayon me blesse  
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie  
C'est trop simple. Fi de mes peines.  
Je veux que l'été dramatique  
Me lie à son char de fortune.  
Que par toi beaucoup, ô Nature,  
- Ah ! moins seul et moins nul !- je meure.  
Au lieu que les Bergers, c'est drôle,  
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.  
À toi, Nature, je me rends;  
Et ma faim et toute ma soif.  
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.  
Rien de rien ne m'illusionne;  
C'est rire aux parents, qu'au soleil,  
Mais moi je ne veux rire à rien;  
Et libre soit cette infortune.

## Chanson de la plus haute tour

Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah ! que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent !

Je me suis dit : laisse,  
Et qu'on ne te voie :  
Et sans la promesse  
De plus hautes joies.  
Que rien ne t'arrête,  
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience  
Qu'à jamais j'oublie ;  
Craintes et souffrances  
Aux cieux sont parties.  
Et la soif malsaine  
Obscurcit mes veines.

Ainsi la Prairie  
A l'oubli livrée;  
Grandie et fleurie  
D'encens et d'ivraies;  
Au bourdon farouche  
De cent sales mouches.



Ah ! Mille veuvages  
De la si pauvre âme  
Qui n'a que l'image  
De la Notre-Dame !  
Est-ce que l'on prie  
La Vierge Marie ?

Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah ! que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent !

### L'Éternité

Elle est retrouvée.  
Quoi ? - L'Éternité.  
C'est la mer allée  
Avec le Soleil.

Âme sentinelle,  
Murmurons l'aveu  
De la nuit si nulle  
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,  
Des communs élans,  
Donc tu te dégages  
Et voles selon.

Puisque de vous seules,  
Braises de satin,  
Le Devoir s'axhale  
Sans qu'on dise : enfin.

Là pas d'espérance ;  
Nul orietur.  
Science avec patience,  
Le supplice est sûr.

Elle est retrouvée.  
Quoi ? - L'Éternité.  
C'est la mer allée  
Avec le soleil.

### Age d'or

Quelqu'une des voix,  
Toujours angélique  
- Il s'agit de moi, -  
Vertement s'explique:

Ces mille questions  
Qui se ramifient  
N'amènent, au fond,  
Qu'ivresse et folie ;

Reconnais ce tour  
Si gai, si facile;  
Ce n'est qu'onde, flore,  
Et c'est ta famille !

Puis elle chante. O  
Si gai, si facile.  
Et l'invisible à l'œil nu...  
- Je chante avec elle, -

Reconnais ce tour  
Si gai, si fragile,  
Ce n'est qu'onde, flore,  
Et c'est ta famille !... etc...

Et puis une voix,  
— Est-elle angélique ! —  
Il s'agit de moi,  
Vertement s'explique;

Et chante à l'instant,  
En sœur des haleines;  
D'un ton Allemand,  
Mais ardente et pleine :

Le monde est vicieux,  
Si cela t'étonne !  
Vis ! et laisse au feu  
L'obscur infortune...

O joli château !  
Que ta vie est claire.  
De quel Age es-tu,  
Nature princière  
De notre grand frère ? etc ...

Je chante aussi, moi ;  
Multiples sœurs ! voix  
Pas du tout publiques !  
Environnez-moi  
De gloire pudique... etc...

## JEUNE MÉNAGE

La chambre est ouverte au ciel bleu-turquin;  
Pas de place : des coffrets et des huches !  
Dehors le mur est plein d'aristoloches  
Où vibrent les gencives des lutins.

Que ce sont bien intrigues de génies  
Cette dépense et ces désordres vains !  
C'est la fée africaine qui fournit  
La mûre, et les résilles dans les coins.

Plusieurs entrent, marraines mécontentes,  
En pans de lumière dans les buffets,  
Puis y restent ! Le ménage s'absente  
Peu sérieusement, et rien ne se fait.

Le marié a le vent qui le floue  
Pendant son absence, ici, tout le temps.  
Même des esprits des eaux, malfaisants  
Entrent vaguer aux sphères de l'alcôve.

La nuit, l'amie oh ! la lune de miel  
Cueillera leur sourire et remplira  
De mille bandeaux de cuivre le ciel.  
Puis ils auront affaire au malin rat.

- S'il n'arrive pas un feu follet blême,  
Comme un coup de fusil, après des vêpres.  
- O spectres saints et blancs de Bethléem,  
Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre !

## BRUXELLES

Boulevard du Régent.

*Juillet.*

Plates-bandes d'amarantes jusqu'à

L'agréable palais de Jupiter.

— Je sais que c'est Toi qui, dans ces lieux,  
Mêles ton Bleu presque de Sahara !

Puis, comme rose et sapin du soleil

Et liane ont ici leurs jeux enclos,

Cage de la petite veuve !...

Quelles

Troupes d'oiseaux, ô ia, ia io !...

— Calmes maisons, anciennes passions !

Kiosque de la Folle par affection.

Après les fesses des rosiers, balcon

Ombreux et très bas de la Juliette.

— La Juliette, ça rappelle l'Henriette,

Charmante station du chemin de fer,

Au cœur d'un mont, comme au fond d'un verger

Où mille diables bleus dansent dans l'air !

Banc vert où chante au paradis d'orage,

Sur la guitare, la blanche Irlandaise.

Puis, de la salle à manger guyanaise,

Bavardage des enfants et des cages.

Fenêtre du duc qui fais que je pense

Au poison des escargots et du buis

Qui dort ici-bas au soleil.

Et puis

C'est trop beau ! trop ! Gardons notre silence.

— Boulevard sans mouvement ni commerce,  
Muet, tout drame et toute comédie,  
Réunion des scènes infinie,  
Je te connais et t'admire en silence.

*EST-ELLE ALMÉE ?...*

Est-elle almée ?... aux premières heures bleues  
Se détruira-t-elle comme les fleurs feues...  
Devant la splendide étendue où l'on sente  
Souffler la ville énormément florissante !

C'est trop beau ! c'est trop beau ! mais c'est nécessaire  
- Pour la Pêcheuse et la chanson du Corsaire,  
Et aussi puisque les derniers masques crurent  
Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure !

## FÊTES DE LA FAIM

Ma faim, Anne, Anne,

Fuis sur ton âne.

Si j'ai du *goût*, ce n'est guère

Que pour la terre et les pierres.

Dinn ! dinn ! dinn ! dinn ! Mangeons l'air,

Le roc, les charbons, le fer.

Tournez, les faims, paissez, faims,

Le pré des sons !

Puis l'aimable et vibrant venin

Des liserons ;

Mangez

Les cailloux qu'un pauvre brise,

Les vieilles pierres d'églises,

Les galets, fils des déluges,

Pains couchés aux vallées grises !

Mes faims, c'est les bouts d'air noir;

L'azur sonneur ;

- C'est l'estomac qui me tire,

C'est le malheur.

Sur terre ont paru les feuilles !

Je vais aux chairs de fruit blettes.

Au sein du sillon je cueille

La doucette et la violette.

Ma faim, Anne, Anne!

Fuis sur ton âne.

## *QU'EST-CE POUR NOUS, MON CŒUR...*

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang  
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris  
De rage, sanglots de tout enfer renversant  
Tout ordre; et l'Aquilon encor sur les débris,

Et toute vengeance ? Rien !... — Mais si, toute encor,  
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats:  
Périssez ! puissance, justice, histoire: à bas !  
Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la flamme d'or !

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur,  
Mon esprit ! Tournons dans la morsure: Ah ! passez,  
Républiques de ce monde ! Des empereurs,  
Des régiments, des colons, des peuples, assez !

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux,  
Que nous et ceux que nous nous imaginons frères ?  
A nous, romanesques amis: ça va nous plaire.  
Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux !

Europe, Asie, Amérique, disparaissez.  
Notre marche vengeresse a tout occupé,  
Cités et campagnes ! — Nous serons écrasés !  
Les volcans sauteront ! Et l'Océan frappé...

Oh ! mes amis ! — Mon cœur, c'est sûr, ils sont des frères  
Noirs inconnus, si nous allions ! Allons ! allons !  
O malheur ! je me sens frémir, la vieille terre,  
Sur moi de plus en plus à vous ! la terre fond.

Ce n'est rien: j'y suis; j'y suis toujours.



## ENTENDS COMME BRAME

Entends comme brame  
près des acacias  
en avril la rame  
viride du pois !

Dans sa vapeur nette,  
vers Phoebé ! tu vois  
s'agiter la tête  
de saints d'autrefois ...

Loin des claires meules  
des caps, des beaux toits,  
ces chers Anciens veulent  
ce philtre sournois...

Or, ni férial  
ni astrale ! n'est  
la brume qu'exhale  
ce nocturne effet.

Néanmoins ils restent,  
- Sicile, Allemagne,  
dans ce brouillard triste  
et blêmi, justement

## MICHEL ET CHRISTINE

Zut, alors, si le soleil quitte ces bords !  
Fuis, clair déluge ! Voici l'ombre des routes.  
Dans les saules, dans la vieille cour d'honneur,  
L'orage d'abord jette ses larges gouttes.

O cent agneaux, de l'idylle soldats blonds,  
Des aqueducs, des bruyères amaigries,  
Fuyez ! plaine, déserts, prairie, horizons  
Sont à la toilette rouge de l'orage !

Chien noir, brun pasteur dont le manteau s'engouffre  
Fuyez l'heure des éclairs supérieurs;  
Blond troupeau, quand voici nager ombre et soufre,  
Tâchez de descendre à des retraits meilleurs.

Mais moi, Seigneur ! voici que mon esprit vole,  
Après les cieux glacés de rouge, sous les  
Nuages célestes qui courent et volent  
Sur cent Solognes longues comme un railway.

Voilà mille loups, mille graines sauvages  
Qu'emporte, non sans aimer les liserons,  
Cette religieuse après-midi d'orage  
Sur l'Europe ancienne où cent hordes iront !

Après, le clair de lune ! partout la lande  
Rougis et leurs fronts aux cieux noirs, les guerriers  
Chevauchent lentement leurs pâles coursiers !  
Les cailloux sonnent sous cette fière bande !

— Et verrai-je le bois jaune et le val clair,  
L'épouse aux yeux bleus, l'homme au front rouge, ô Gaule,  
Et le blanc Agneau pascal, à leurs pieds chers,  
— Michel et Christine, — et Christ ! — fin de l'Idylle.

## HONTE

Tant que la lame n'aura  
Pas coupé cette cervelle,  
Ce paquet blanc, vert et gras,  
A vapeur jamais nouvelle,

(Ah ! Lui, devrait couper son  
Nez, sa lèvre, ses oreilles,  
Son ventre ! et faire abandon  
De ses jambes ! Ô merveille !)

Mais, non; vrai, je crois que tant  
Que pour sa tête la lame,  
Que les cailloux pour son flanc,  
Que pour ses boyaux la flamme,

N'auront pas agi, l'enfant  
Gêneur, la si sottte bête,  
Ne doit cesser un instant  
De ruser et d'être traître,

Comme un chat des Monts-Rocheux,  
D'empuantir toutes sphères !  
Qu'à sa mort pourtant, ô mon Dieu !  
S'élève quelque prière !

# MÉMOIRE

## I

L'eau claire; comme le sel des larmes d'enfance,  
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes ;  
la soie, en foule et de lys pur, des oriflammes  
sous les murs dont quelque pucelle eut la défense ;

l'ébat des anges ; - Non... le courant d'or en marche,  
meut ses bras, noirs, et lourds et frais surtout, d'herbe. Elle,  
sombre, ayant le ciel bleu pour ciel-de-lit, appelle  
pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche.

## II

Eh ! l'humide carreau tend ses bouillons limpides !  
L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches prêtes.  
Les robes vertes et déteintes des fillettes  
font les saules, d'où sautent les oiseaux sans brides.

Plus pure qu'un louis, jaune et chaude paupière  
le souci d'eau - ta foi conjugale, ô l'Épouse ! -  
au midi prompt, de son terne miroir, jalouse  
au ciel gris de chaleur la Sphère rose et chère.

## III

Madame se tient trop debout dans la prairie  
prochaine où neigent les fils du travail ; l'ombrelle  
aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop fière pour elle ;  
des enfants lisant dans la verdure fleurie  
leur livre de maroquin rouge ! Hélas, Lui, comme  
mille anges blancs qui se séparent sur la route,  
s'éloigne par delà la montagne ! Elle, toute  
froide et noire, court ! après le départ de l'homme !

## IV

Regrets des bras épais et jeunes d'herbe pure !  
Or des lunes d'avril au cœur du saint lit ! Joie  
des chantiers riverains à l'abandon, en proie  
aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures !

Qu'elle pleure à présent sous les remparts ! l'haleine  
des peupliers d'en haut est pour la seule brise.  
Puis, c'est la nappe, sans reflets, source grise :  
un vieux, dragueur, dans sa barque immobile, peine.

## V

Jouet de cet œil d'eau morne, je n'y puis prendre,  
ô canot immobile ! oh ! bras trop courts ! ni l'une  
ni l'autre fleur ; ni la jaune qui m'importune,  
là ; ni la bleue, amis, à l'eau couleur de cendre.  
  
Ah ! la poudre des saules qu'une aile secoue !  
Les roses des roseaux dès longtemps dévorées !  
Mon canot toujours fixe ; et sa chaîne tirée  
Au fond de cet œil d'eau sans bords , -à quelle boue ?

## *O SAISONS, O CHÂTEAUX*

O saisons, ô châteaux,  
Quelle âme est sans défauts ?

O saisons, ô châteaux,

J'ai fait la magique étude  
Du bonheur, que nul n'élude.

O vive lui, chaque fois  
Que chante le coq gaulois.

Mais je n'aurais plus d'envie,  
Il s'est chargé de ma vie.

Ce charme ! il prit âme et corps,  
Et dispersa tous efforts.

Que comprendre à ma parole ?  
Il faut qu'elle fuie et vole !

O saisons, ô châteaux,

## *LE LOUP CRIAIT...*

Le loup criait sous les feuilles  
En crachant les belles plumes  
De son repas de volailles :  
Comme lui je me consume.

Les salades, les fruits  
N'attendent que la cueillette ;  
Mais l'araignée de la haie  
Ne mange que des violettes.

Que je dorme ! que je bouille  
Aux autels de Salomon.  
Le bouillon court sur la rouille,  
Et se mêle au Cédron.

**Recueil numérisé et mis en ligne par  
Jacques Lemaire pour Poetes.com**